

Biennale de Paris : l'ambition et le chaos

Attaque de l'empire italo-allemand sur les nouvelles cimaises de La Villette. Les artistes français sont débordés.



Sabina Mirri (Italie) : pastel-tempéra, 1984. Olger Bunk (Allemagne) : pastel, 1984. Robert Colescott (Etats-Unis) : acrylique sur toile, 1983.

Dépuis 1959, la Biennale de Paris, avec ses cortèges de tableaux, d'installations et de sculptures, fait le point des récentes tendances. Lors de la dernière manifestation — en 1982 — l'exiguité du musée d'Art moderne a obligé les organisateurs à dresser un village de toile sur le parvis. Cette année, l'espace ne manquera pas — du moins on l'espère — puisque la « nouvelle » Biennale prend ses quartiers à La Villette sur 4 kilomètres de cimaises ! A partir du 21 mars, la caravane des arts campera pour deux mois sous la grande halle, qui en profitera pour ouvrir ses portes (*voir encadré*).

Georges Boudaille, délégué général, propulse la Biennale, qui n'était qu'une sorte de réunion de patronage, au niveau international. En clair, il désire hisser Paris au rang de la Biennale de Venise ou de la Dokumenta



de Kassel, expositions qui font la loi dans le milieu de l'art. Intention louable si on en a les moyens. Hélas ! à Paris, les préparatifs se poursuivent avec une équipe restreinte, 5 personnes, alors que Venise en fait travailler une centaine. Kassel bénéficie d'un budget de 22 millions de Francs. Paris ne peut compter que sur 17.

Claude Renard, directeur de Renault Art Industrie, s'est retiré du comité de sélection en raison de ce manque de moyens et peut-être aussi à cause de la maigre place concédée aux artistes français. Se mettre au niveau de Venise et de Kassel a seulement signifié, dans l'esprit des organisateurs, choisir des commissaires internationaux de haut niveau, autrement dit originaires des pays qui dominent le marché de l'art. Pour l'Allemagne : Kasper König, révélateur des néo-expressionnistes et grand ordonnateur d'expositions à succès comme « Westkunst » à Cologne en 1979. Pour l'Italie : Achille Bonito-Oliva, critique d'art, inventeur et habile promoteur de la Trans-Avant-Garde italienne à travers le monde. Pour les Etats-Unis : Alanna Heiss, directrice du Centre d'art contemporain Project Studio One, près de New York, qui organise 120 manifestations par an. Enfin, pour la France : Georges Boudaille, chroniqueur aux « Lettres françaises » jusqu'en 1972, délégué général de la Biennale depuis, et Gérald Gassiot-Talabot, champion de la Figuration narrative et directeur de la création artistique du Centre national des arts plastiques depuis 1982.

La sagesse aurait été de prendre un unique critique qui, guidé par un fil conducteur, aurait imposé ses goûts. Choisir un tel comité de sélection, c'était d'emblée se soumettre à l'empire italo-allemand. Sur les 120 artistes invités, les Italiens et les Allemands sortent grands triomphateurs. Rien de moins étonnant quand on connaît le mépris affiché pour l'art français par Kasper König et la détermination de Bonito-Oliva à

→ caser ses poulains, même s'ils sont inconnus ou sans talent.

Dans le choix 1985, on ne discerne ni axe directeur, ni thème, ni découverte. Bilan : des avant-gardes institutionnalisées et des peintres gadgets appartenant au néo-expressionnisme, à la Trans-Avant-Garde, à la Figuration libre et à la Figuration narrative. « Il y a eu de douloureux sacrifices », s'excuse Gérald Gassiot-Talabot, tout de même perplexe devant une telle marmelade.

L'autre nouveauté de cette XIII^e Biennale, la disparition de la

dernières décennies et non pas des deux dernières années, a voulu corriger ses injustices en mettant sur pied deux para-Biennales. Un peu comme le Festival de Cannes, qui présente des manifestations annexes. Le critique Bernard Lamarche-Vadel, à qui a été confié le choix des marginaux, a renoncé. « C'était soutenir cette sélection officielle lamentable », dit-il. L'autre exposition est déjà ouverte au musée du Luxembourg (jusqu'au 30 avril). « Le Style et le chaos » — c'est son titre — réunit 22 peintres aussi éloignés les uns des autres que

Boisrond (Figuration libre), Monory (Figuration narrative) ou encore Thupinier, un jeune de la nouvelle vague abstraite. Dans le genre éclectisme circospect, difficile de faire mieux. On a l'impression de visiter la petite souris de la sélection française de la Biennale. Les refusés se seraient-ils réfugiés au Luxembourg ? « Il faut montrer le tumulte », justifie son commissaire, Jean-Louis Pradel. S'en tirer avec un titre pour alibi est un peu léger. Il est vrai que « chaos », d'après le Petit Robert, signifie aussi vide...

FRANCK MAUBERT ■

La halle de Mérindol : aussi vaste que les jardins du Palais-Royal.

fera des expositions ; ce n'est pas un auditorium, mais on y donnera des concerts ; ce n'est pas un cinéma, mais on y projetera des films... » lance Gilles de Bure, directeur de ce nouveau lieu. Cette pluralité d'activités peut surprendre. Moins, si on connaît les dimensions de cette grande halle, qui mérite son qualificatif : longueur, 241 mètres ; largeur, 86 mètres ; hauteur, 19 mètres.

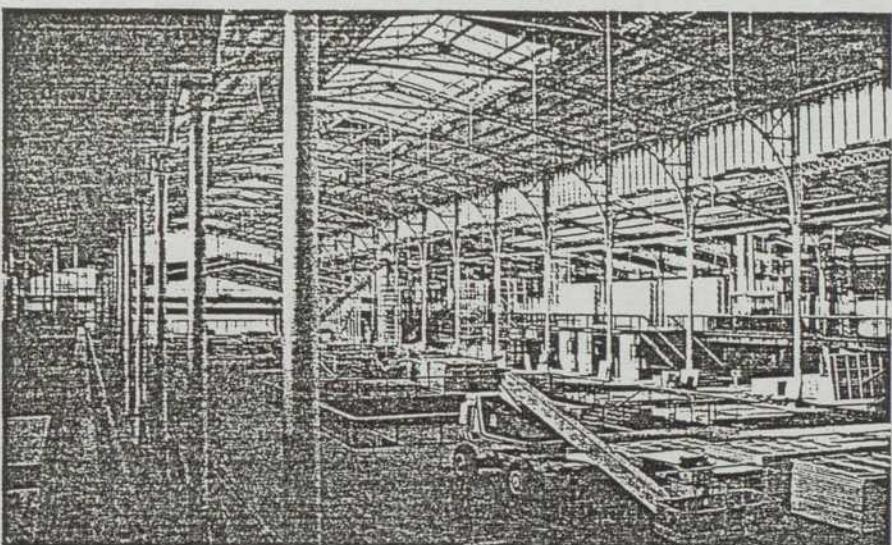
Après avoir reçu la nouvelle Biennale de Paris, elle ouvrira ses portes à « Grands Jeux », une série d'expositions autour des sports et des loisirs, puis à un « Carrefour des technologies » qui fera le bilan des industries de pointe en France, à la croisée des chemins de l'art et des sciences.

Au programme de 1986, on note une exposition autour d'Ibn Battuta, voyageur géographe musulman du XIV^e siècle. « La grande halle trouvera sa vocation avec cet « espace de civilisations » », dit Gilles de Bure.

Autre projet ambitieux : « Via Torino », qui annoncera des manifestations autour de centres importants comme Los Angeles, Sydney, Barcelone. « Il s'agit de faire vivre une ville dans la ville », avec toutes ses activités commerciales, industrielles, sportives, culturelles. On a déjà prévu de recréer une chocolaterie turinoise, d'inviter la Juventus, des troupes de théâtre, les grands orchestres des villes jumelées (Lille, Liège, Glasgow...) et même de réunir le conseil municipal ! Le scénario a été confié à Umberto Eco, auteur du « Nom de la rose », et la scénographie, à Renzo Piano, l'un des architectes du Centre Georges-Pompidou.

Pour financer ces « morceaux de bravoure » et rentabiliser le nouveau lieu, La Villette devra aussi accueillir salons et foires. A moins que la grande halle ne connaisse l'« effet Beaubourg » et les cohues qu'il provoque.

F. M. ■



La culture sous serre

limite d'âge à 35 ans, ne modifie en rien le tableau. Si la figuration avait été choisie comme cheval de bataille, la présence d'Héliion, 81 ans, aurait été justifiée. Mais pourquoi l'absence d'Andy Warhol et de Roy Lichtenstein ? Et comment expliquer — chez les Français — la participation d'artistes aussi dissemblables et éloignés que Henri Michaux, Jean-Charles Blais, Jean-Michel Alberola, Tinguely... Difficile de faire mieux dans le genre fourre-tout.

Si l'éclectisme est à l'honneur, la mégolomanie sera aussi au rendez-vous. Les chevaliers de la peinture lourde comme les conceptuels se lancent dans la course à l'œuvre la plus monumentale. Georg Baselitz a brossé une fresque de 11 mètres de hauteur, Luciano Fabro accroche au fait de la halle une sculpture en marbre, cuivre et tissu de 30 mètres de longueur, Jacques Vieille compose une œuvre de 9 mètres avec des tables empilées et des branchages, John Baldessari assemble des photos sur une longueur de 12 mètres, Daniel Buren construit une pyramide de 17 mètres...

La Délégation aux arts plastiques, désireuse de dresser un bilan des deux

→

C'est sûr, aujourd'hui on ne détruirait pas les Halles de Baltard. Construite au nord-est de Paris en 1867 par l'un de ses élèves, Jules de Mérindol, la grande halle de La Villette en est la meilleure preuve. Restaurée, rénovée, réhabilitée par Bernard Reichen et Philippe Robert, cette architecture métallique du XIX^e siècle n'a jamais été aussi bien mise en valeur que dans ce futur parc de 35 hectares — où sera inauguré, l'an prochain, le musée des Sciences et des Techniques.

Avec ses 240 piliers de fonte, ce monument reste l'un des plus éclatants témoignages de la belle époque du mariage du fer et du verre. Coût du lifting et de l'aménagement : 250 millions de Francs. Cette serre tout en transparence et en légèreté, aussi spacieuse que le Grand Palais, aussi vaste que les jardins du Palais-Royal (2 hectares), où défileraient 5 000 bestiaux par jour, pourra abriter 16 000 visiteurs.

« Ce n'est pas un musée, mais on y